

ÉDITORIAL

LA RECHERCHE VAUT BIEN UNE FÊTE

L'organisation ce mois-ci, au Palais des Congrès et à la date hautement symbolique du solstice d'été, d'une première "Fête de la recherche" (voir notre article en page 4) mérite d'être soulignée. L'initiative n'est pas seulement originale : à ce jour et sous cette forme, l'université de Liège est la première, en effet, à la prendre en Communauté française de Belgique. Elle est aussi pertinente, dans le message qu'elle entend faire passer et dont les remises de prix, avec les discours et festivités qui les accompagnent, ne constituent, à tout prendre, que l'enveloppe ou le support.

Quel est ce message ? Non pas seulement que notre institution compte en son sein de nombreux chercheurs de pointe, comme tels distingués ou encouragés par des prix, bourses ou gratifications diverses, mais plus essentiellement que la recherche — en particulier la recherche fondamentale — constitue un véritable enjeu de société. Et la communauté scientifique, l'un des creusets où prennent forme, grâce au patient travail de l'intelligence et du recul critique, les innovations dont demain sera fait.

Ce message, il fallait l'adresser au grand public comme aux politiques, sans doute en guise de rappel d'une évidence si aveuglante qu'elle passe aisément inaperçue, mais aussi, et surtout, parce qu'il vient à son heure.

La Belgique — qui l'ignore parmi la communauté des chercheurs ? — arrive presque en queue du peloton européen en matière de financement de la recherche scientifique. Crise oblige, nous dit-on, et nécessité d'aller au plus urgent, au plus concret, au plus efficace à court terme. De là, deux tentations, la première plus sensible que la seconde, mais qu'elle pourrait bien, à terme, favoriser : chez les bailleurs de fonds, d'imposer aux laboratoires qu'ils aident à financer une logique de rentabilité rapide, et chez les chercheurs, à l'heure où l'enveloppe des crédits semble faite en peau de chagrin, de consentir à ce qu'une démarche d'expert ou de spécialiste piloté l'emporte, serait-ce en partie, sur les exigences du travail scientifique. Signe des temps, n'a-t-on pas entendu, il y a quelques mois, tel dirigeant syndical

accuser notre *alma mater* de *chercher pour chercher* (comme si c'était le cas et comme s'il s'agissait nécessairement d'une tare ou d'un titre à l'indignité sociale) ?

Certes, l'université ne saurait se couper du monde extérieur sans renier son rôle-pilote, mais elle n'a pas pour autant à devenir un poste de commande dont les manettes seraient actionnées sous l'impulsion directe des attentes émanant du marché ou des pouvoirs publics. Elle y perdrait à la fois son autonomie, condition de sa rigueur, sa capacité d'innovation, exigeant une défiance critique à l'égard des solutions immédiates, et son utilité publique, qui est justement celle d'un espace où le temps de la recherche est récupéré à moyenne échéance, par la société qui l'octroie, comme la garantie même de son propre avenir. Cela sans méconnaître le fait, souligné dernièrement dans les colonnes de *L'Écho* par le professeur et prix Nobel Christian de Duve, qu'avec les connaissances nouvelles mobilisées par les universitaires et les outils de travail particulièrement performants dont ils disposent aujourd'hui dans leurs laboratoires, la recherche fondamentale atteint, *même en termes de bénéfices pratiques*, une plus forte et plus rapide rentabilité que dans le passé...

La conclusion à tirer tient en deux exigences enchaînées l'une à l'autre. Pour que l'université comme institution de recherche remplisse pleinement son rôle, il faut que son autonomie d'action soit préservée. Pour préserver cette autonomie, il faut non seulement une réforme des esprits, mis à l'abri de l'utilitarisme ambiant, mais aussi des moyens. En ce sens, le déblocage au niveau fédéral de trois milliards au chapitre des crédits d'impulsion (voir article en page 6) représente, sinon un premier pas — il s'inscrit plutôt, en termes de financement, dans une politique de *statu quo* —, du moins un signe encourageant. Mais il en faudra davantage pour que la Fête de la recherche ait un lendemain à la hauteur des attentes qu'elle exprime.

Pascal Durand

Ch 1986